

JESSE BROWNER

VILLA DU
CRÉPUSCULE

roman

Traduit de l'américain par
ANNIE HAMEL

libretto

Titre original :
The Uncertain Hour

© Jesse Browner, 2007.

© Éditions Phébus, Paris, 2009, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-340-6

Jesse Bronwer est né en 1961 à New York, où il vit toujours. Après avoir grandi dans différents pays européens, Jesse Browner s'est lancé dans l'écriture. Il est l'auteur de plusieurs romans dont le premier, *Conglomeros*, fut publié en 1992 par Random House. Il est également traducteur et a ainsi transposé du français à l'anglais de nombreuses œuvres de Jean Cocteau, Paul Éluard et plus récemment Matthieu Ricard et Frédéric Mitterand.

Pour Judy

*La Mort te tire l'oreille et te dit :
« Dépêche-toi de vivre, j'arrive ! »*

« La Syrisque »
(Poème attribué à Virgile)

Après avoir renvoyé les messagers et donné ses instructions pour le dîner, Pétrone décida d'aller faire un tour.

Une porte basse, dans son bureau, donnait directement dans le potager. Un gamin se trouvait là, penché dans la lumière voilée, et coupait du romarin. Un chiot marron, attaché à sa cheville par une ficelle, se tenait assis à côté de lui, tranquille, et reniflait une herbe dans l'allée. Pétrone ne pouvait voir le visage de l'adolescent. Il avait des cheveux blond-roux, que la brise ébouriffait, leur donnant des reflets changeants, jaunes ou blancs. Un chardonneret atterrit sur le chemin tout couvert de brisures de coquillages, à l'insu du gamin. D'un bond, l'oiseau se posa sur le bord de son panier, regarda à l'intérieur, inclina la tête sur le côté, puis s'envola dans le verger. Le jeune esclave ramassa sa cueillette et se dirigea vers la cuisine ; d'une chiquenaude, il repoussa un brin de menthe qui se trouvait sur son passage. Geste élégant, songea Pétrone, soudain pris de mélancolie ; puis cette impression s'envola, tel le chardonneret. Le maître, qui se tenait hors de vue dans l'embrasure de la porte, attendit que le serviteur retourne à l'intérieur. Après quoi il avança dans la faible lumière du jour.

Il fit un pas, puis deux, et s'arrêta, en proie à une sensibilité exacerbée. Un souffle d'air atone à travers les branches nues des arbres fruitiers ; les cris variés d'oiseaux en pleine

activité ; le craquement des coquillages sous ses sandales ; le crépitement d'un feu de joie derrière le mur du jardin ; le grondement lointain de la mer, et le sifflement, plus proche, des vagues franchissant les barrières de roches ; des bruits de vaisselle dans la cuisine, le murmure des conversations. Des odeurs variées – fenouil grillé, fruits de mer avancés, thym, saumure, fumée, résine de buis. Toute une myriade de points de lumière à la surface de la mer, des ombres mouvantes sous les arbres, comme entrelacées, un éclat de nacre violet sur le chemin clair, une colombe solitaire sur l'arête du toit des communs. Momentanément submergé par ces impressions, Pétrone se reprit en main, stoïque. Cela ne pouvait durer. Il lui déplaisait de s'adresser des reproches en ce jour, entre tous, mais sans doute ses réactions, spontanées, le décevaient-elles un peu. Son corps, ce félon, allait-il s'accrocher à la vie, justement aujourd'hui ? L'heure était mal choisie pour céder aux sentiments, ou à la nostalgie. Un rhéteur de seconde zone se serait montré plus imaginatif que lui. Pétrone enjamba une bordure de verveine qui séparait le potager du verger.

Au printemps, ce dernier était parsemé de fleurs sauvages – hélianthèmes, pervenches, jacinthes, giroflées – qui donnaient du travail aux abeilles avant que fleurissent poiriers et pommiers. En été, le bourdonnement des butineuses ne parvenait pas à noyer le fracas du ressac. À présent, les essaims sommeillaient dans leurs ruches en tiges de fenouil tressées, la plage était déserte, et le vent gémissant. Pétrone traversa le verger à grands pas, distrait, puis s'arrêta au pied du balsamier, importé de Syrie à grands frais. Là, au bord d'un canal d'agrément bordé de pierres plates du Savus, sous une pergola recouverte de clématites et de lauriers-tins, se dressait une petite statue de Priape en marbre de Mégare. Le dieu, gardien du verger, tenait une faucille en saule dans une main, et son énorme pénis en érection dans l'autre. Il regardait vers le fond du verger, où Dionysos bébé et ses

trois nourrices batifolaient dans une grotte artificielle, au-dessus d'une corne d'abondance qui alimentait le canal en eau. Pauvre Priape – condamné à observer pour l'éternité, sans jamais participer! Pétrone lui tapota affectueusement l'épaule, traversa un pont miniature convexe puis tourna à gauche, en direction de la mer.

Une enfilade de piliers, surmontés de têtes d'Hermès barbus, gardait les limites du verger, et dominait une haie de jujubiers. Pétrone franchit un portail dans la haie puis émergea dans l'enceinte close du jardin de senteurs, dont les massifs étaient minutieusement entretenus. À la belle saison, fleurissaient des iris, des cassissiers, du mélilot, de la marjolaine, des narcisses, du nard indien et du styrax grâce aux bons soins des jardiniers. Aucune de ces essences, de l'avis de Pétrone, n'égalait le baume de La Mecque. Cependant ces parfums maison, conservés dans des flacons qu'il offrait à ses invités, faisaient des cadeaux très convoités. Dans le mur d'en face, une grille conduisait à une galerie couverte, derrière laquelle la falaise dégringolait jusqu'à la plage. Pétrone s'arrêta. À gauche, le péristyle revenait vers la maison, où Pétrone avait encore maintes choses à régler avant le dîner; sur la droite, la colonnade aboutissait à une petite suite de pièces et à une terrasse donnant sur la mer, lieu de solitude et de contemplation jalousement gardé. Pétrone ferma les yeux; ce sentiment d'abattement le révoltait. Ancien consul, gouverneur de provinces, commandant de légions, il ne pouvait cependant décider de quel côté se diriger.

Un jardinier balayait l'allée.

– Eh, toi! Salvius, c'est cela?

L'homme se mit au garde-à-vous.

– Dis à Démétrius de me rejoindre sur la terrasse.

Le jardinier inclina la tête puis se hâta de gagner la maison; Pétrone prit sur la droite. Il se sentait déjà mieux.

Il suivit le portique jusqu'à une terrasse en demi-lune; le

haut de la falaise, tel un doigt de roc, était pointé sur l'ouest. Pétrone attendit son scribe tout en fixant la mer. Au nord le littoral se déroulait, interrompu, jusqu'à Litterne ; au sud il dessinait une large courbe vers l'extérieur, que dominait le promontoire de Misène. De l'autre côté, la baie de Naples, puis Ischia, perchée à l'horizon. Les plaisanciers de Baia s'aventuraient rarement le long de cette côte non protégée, et l'on n'apercevait aucune embarcation sur la Méditerranée en cette heure de l'après-midi, les bateaux de pêche de Cumes étant déjà à l'ancre. Une trirème solitaire, au large, sans doute à l'exercice, se dirigeait vers la baie de Pouzzoles. À cette distance, elle semblait ne pas bouger. Pétrone s'accouda à la balustrade. Il songea aux hommes qui se trouvaient à bord, aux esclaves, aux rats, aux puces, chacun espérant s'endormir ce soir pour se réveiller demain matin. Car toute créature – y compris les esclaves et les puces – s'endort avec la certitude, aveugle, d'être encore vivante le lendemain. Pétrone leva les yeux vers le ciel. De rares nuages stagnaient au-dessus de la côte – et semblaient, de même, immobiles et indécis : le voyage vers l'Afrique, par-delà cette mer couleur parme, valait-il de sortir de leur torpeur ? En contrebas, le bateau de Pétrone flottait à l'ancre, le long de la jetée en bois. La claque paresseuse et régulière des vagues contre sa coque sonnait creux, seul bruit qui venait troubler le silence de l'après-midi en cet automne finissant. Pétrone songea aux vivres et à l'eau dans la cale, mais renonça aussitôt à cette idée. Quand bien même eût-il été tenté de mettre les voiles, de fuir, de sacrifier son honneur, il ne serait pas allé bien loin. Il était sous surveillance, sans doute épié en cet instant même. Il ferma de nouveau les yeux, respira profondément une fois, puis deux.

Il sentit qu'un petit gravier s'était incrusté dans le cuir de la semelle de sa sandale. Il leva son pied, le retourna, constata qu'il s'agissait non pas d'un gravier, mais d'un fragment de

verre noir, carré, pas plus grand que l'ongle de son petit doigt. À l'évidence, l'abacule s'était détaché de la mosaïque annulaire qui entourait l'incrustation de marbre de la terrasse et figurait un entrelacs de feuilles de vigne. Mais d'où venait, exactement, ce morceau-là ? Pétrone s'agenouilla, chercha la minuscule brèche dans la frise, et se jugea pathétique. En cet instant précis, une foule de pensées lui traversèrent l'esprit, aussi fugaces et vives que les reflets sur la mer ; contradictoires, culpabilisantes, elles se dissipaient avant qu'il ait pu en saisir le sens. Il se surprit à s'interroger sur la nature de ces pensées alors même qu'elles poursuivaient leur cours. Peut-être formaient-elles la trame microscopique de la conscience, tout comme les atomes invisibles constituent, dit-on, la matière de l'univers, qui parfois semblent nous apparaître, danser devant nos yeux. Et si le temps devait ralentir, serait-il possible d'examiner ces idées, voire de découvrir en chacune d'elles toute une philosophie, cohérente, sophistiquée, sur laquelle fonder une existence entière ? Et si oui, parmi ces pensées cascadant sans répit sur la durée d'une vie, celle dont la teneur métaphysique eût servi à Pétrone en cet instant précis lui était déjà apparue – et il ne l'avait pas approfondie. Il continua à chercher dans la mosaïque le trou minuscule où loger cette tesselle, tout en sachant qu'il ne le trouverait pas, tandis que quelqu'un venait vers lui sur la terrasse.

– Tu m'as fait demander, maître ?

Démétrius se tenait à distance respectable, tablettes et stylet en main. Pétrone le considéra, ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa.

– Je voulais te dicter une lettre, finit-il par dire.

Démétrius ouvrit aussitôt son écritoire en bois, le stylet en suspens au-dessus de la cire.

– Et si tu t'asseyais ? Cela risque de prendre un certain temps.

Pétrone désigna d'un geste un banc de granit tout proche,

mais le scribe fit non de la tête, déferent. Pétrone s'éclaircit la voix.

– « Titus Petronius Niger, à Nero Claudius Caesar Augustus Germanicus. »

Il marqua une pause. La trirème, qui en apparence n'avancait pas, avait contourné le cap et se dirigeait à présent vers le port. Les minutes semblaient narguer Pétrone, se dérober, reparaître, puis se précipiter vers une nouvelle cachette, insaisissables. Il sentit le sang lui monter aux joues et se détourna, dictant à la mer.

– « César, le temps presse, et j'ai tant à te dire, moi qui, un jour, me suis considéré comme ton ami... » Non. Raye ça, Démétrius. Reprenons.

Pétrone se reprocha de commencer cette lettre, entre toutes, par un mensonge. Devait-il ainsi piétiner sa dignité ? Cependant, quel ton employer ? En effet, une copie de la missive pouvait fort bien passer à la postérité.

– « César, le sénat et le peuple de Rome... » Non, arrête. Cela ne va pas non plus.

Impuissant, frustré, Pétrone donna un coup de pied dans la balustrade. En fait, il ne savait pas ce qu'il voulait dire. Il avait compté sur l'inspiration, or il aurait dû rédiger une ébauche de cette lettre des années plus tôt. Un homme comme lui, versé dans l'art de la guerre, fonctionnaire de haut niveau, aurait dû être prêt. Qu'entendait-il exprimer ? Que peut-on espérer dire, en de tels instants ? Oh, et puis comment peut-on seulement penser ?

– Et si tu prenais un bain, maître, pour t'éclaircir les idées ? hasarda Démétrius.

Pétrone le fixa. Avait-il pensé tout haut, ou bien son secrétaire avait-il le don de télépathie ? Et soudain il s'énerva.

– Non, non, Démétrius, répondit-il sèchement. L'heure n'est pas à se prélasser. Aurais-tu perdu l'esprit ?

Pétrone se tourna vers la mer.

Le soleil avait déserté la presqu'île et se trouvait à présent à mi-hauteur de sa course descendante. La galère avait contourné le cap, et disparu. En bas, sur la plage, la poupe du voilier, luisante et couverte de coquillages, pesait sur le sable, car la mer s'était retirée. Combien d'heures encore avant le crépuscule ? On ne pouvait évaluer la vitesse à laquelle le temps passait. Tous ces voyages, mesurés au moyen d'infimes unités de temps. Où étaient les géomètres, les clepsydres et les jalons quand on avait besoin d'eux ? Qui peut vivre ainsi ? Qui... ?

– « César », lâcha-t-il, assez fort pour effrayer une hirondelle posée sur les avant-toits des bains. « Mon voyage terrestre m'a amené à ma fin, quoique je ne saurais dire par quel chemin. Arrivé à cette extrémité, un Romain sait quel est son devoir, et sois assuré que je ne faillirai pas au mien. Néanmoins, je ne descendrai pas dans la vallée des morts sans me retourner pour adresser un dernier mot à celui qui... » Assez, assez ! Va-t'en, Démétrius. Je vais prendre un bain, finalement.

Démétrius recula, pas du tout offensé, puis tourna les talons.

– Un instant ! dit Pétrone, changeant brusquement de ton, comme il le faisait à une époque de sa vie pour aguerrir ses troupes au matin d'une bataille.

Démétrius s'arrêta.

– Je sais que demain est jour de fête, Démétrius, déclara-t-il, affable. Cependant j'apprécierais que tu te libères pour la nuit. Je pourrais avoir besoin de toi jusque très tard.

– Maître.

Démétrius s'inclina puis s'en fut.

À présent tout à fait fâché contre lui-même, et nullement disposé à céder à un nouvel accès d'indécision, Pétrone gravit d'un pas vif les marches conduisant à ses appartements, et franchit une double porte à panneaux de bronze ouvrant sur sa chambre. C'était ici – ou bien dehors, au plus fort de

la chaleur, en été, sur le porche ombragé par un fin auvent de chaume – qu’il avait pour habitude de faire la sieste. Ici, de même, à ce bureau en citronnier, qu’il avait écrit quotidiennement, plusieurs heures durant, ces deux dernières années. La table de travail lui inspirait à présent un sentiment de dégoût, monument en l’honneur d’un effort fourvoyé. Un étroit vestibule conduisait à la première salle de bains, d’où montaient les effluves subtils d’une vapeur parfumée à la lavande. L’esclave Syrus, ayant alimenté la chaudière en eau, se tenait à la porte, à disposition. Sur un simple signe de tête de Pétrone, il s’agenouilla aux pieds de son maître, lui ôta ses sandales, puis sa tunique, passant celle-ci par-dessus sa tête ; il défit ensuite le tissu qui lui servait de cache-sexe.

– Surisca est là ? lança Pétrone en se retournant.

– Oui, maître.

– J’aurai besoin de toi ce soir, Syrus. Ne va pas en ville avant que je ne t’y autorise.

– Bien, maître.

– D’ailleurs, dis à tous les domestiques de... Non, peu importe. Demande à Commagène de venir me voir après mon bain.

Syrus s’inclina, puis s’éloigna à pas feutrés.

Pétrone pénétra dans les bains, puis descendit les marches du bassin rempli d’eau très chaude. La baignoire en granit, dont le bord était en marbre de Paros, pouvait accueillir quatre personnes. Cependant Pétrone s’y baignait presque toujours seul. Il y avait dans sa propriété un ensemble de bains plus spacieux, dont une piscine chauffée et un réservoir d’eau soufrée, que Pétrone n’utilisait qu’avec ses invités. Dans ces thermes-là, des peintures et des mosaïques très élaborées ornaient les sols et les murs – dauphins bleus en tesselles de verre sur le fond de la piscine ; ibis, alligators et palmiers dans le laconium ; scènes de chasse dans le frigidarium ; monstres marins et sirènes dans les bains soufrés ; scènes d’amour de la

mythologie grecque dans la salle de massage. Pétrone aimait beaucoup les dauphins, fort bien imités, et reflétant magnifiquement la lumière. Il trouvait les autres fresques un peu vulgaires, mais elles étaient déjà là quand il avait acheté la maison et il n'avait jamais eu le cœur de peindre par-dessus. Et puis elles étaient renommées, théâtre d'orgies notoires du temps de l'ancien propriétaire. L'impératrice Messaline elle-même, disait-on, avait débauché une entière délégation de magistrats de Cappadoce dans le frigidarium. Ayant goûté, dans sa jeunesse, aux charmes de Messaline à deux reprises, Pétrone conservait ces œuvres en partie comme un témoignage ému de ses appétits charnels, lesquels s'étaient avérés aussi vifs que les historiens commençaient déjà à l'affirmer.

Ici, dans les bains privés, l'art pictural prenait un tour encore plus osé. Les murs et les plafonds en voûte regorgeaient de motifs pornographiques, mettant en scène des dieux, des déesses, des nymphes, des satyres, des centaures, des Numides, des chèvres et des enfants. Pétrone n'était pas un homme religieux. Cependant, un tableau l'avait choqué – ou du moins excité de façon malsaine, or il méprisait toute perversité, aussi bien chez lui que chez les autres : on y voyait Vénus en train de faire une fellation à Cerbère, la déesse reconnaissable à son strabisme charmant. Bien qu'on eût passé le dessin à la chaux six ans plus tôt, il arrivait encore à Pétrone de revoir les dents du chien dégouttant de salive et de sang, ses babines noires retroussées en un ignoble rictus de plaisir, comme si cette image était restée gravée au fond de sa rétine – ou avait transparu à travers la couche de blanc. Aujourd'hui, les bains privés de Pétrone étaient avant tout un lieu de réflexion et de rêverie, où un homme peut envisager tranquillement les choix qui s'offrent à lui. Seule concession à l'esthétique : un kouros en marbre, qu'il avait rapporté de Bithynie, pièce dotée pour lui d'une signification particulière. Et cependant cette statue, elle aussi – avec son

regard aveugle et ses mains grossières –, restait pour Pétrone davantage un objet de méditation sur la brièveté de la vie et la transcendance qu'une œuvre d'art. Il considéra ce jeune homme de facture archaïque pendant quelques instants, frissonna, puis ferma les yeux et renversa la tête sur le coussin qu'on avait posé sur le bord de la baignoire à son intention.



Pétrone se revit arpentant les rues de Pruse, ville de province lugubre, nichée au pied de l'Olympe de Mysie, en Bithynie. Il avait passé une semaine longue et triste avec les décurions, à examiner des registres de salaires, ou d'impôts, et autres documents en rapport avec la dette municipale. Cette après-midi-là, incapable de supporter plus longtemps leurs mensonges flagrants et autres tactiques dilatoires, Pétrone avait quitté la table pour aller se promener, s'éclaircir les idées et digérer sa colère.

Il avait marché un moment, oublieux de son environnement, perdu dans ses pensées. Une légère couche de neige rendait les rues pavées glissantes, mais Pétrone ne se préoccupait ni du mauvais temps ni des regards curieux qui le fixaient en ses rêveries solitaires. Encore une journée de gâchée : il arrivait au quart de sa mission, et ne disposait, pour justifier du temps écoulé, que de son épuisement nerveux et de sa frustration.

Peu à peu, Pétrone réalisa que la température baissait, et qu'il n'était pas vêtu pour affronter une vague de froid. Il regarda autour de lui ; les rues étaient désertes, les hauteurs de l'Olympe de Mysie voilées par une brume glacée. Une soirée grise et oppressante s'annonçait, et Pétrone se demandait où ses pas l'avaient entraîné. Il se trouvait sur une petite place à la périphérie de la ville, dans un ancien quartier riche tombé

en décrépitude. Des habitations sordides entouraient la place, que dominait, sur un côté, une maison de ville dépouillée de ses ornements d'antan : sa façade était en partie écroulée ; sa porte en bois décolorée, entrouverte, grinçait sur ses gonds rouillés. L'inscription peinte au-dessus de l'entrée, en partie effacée, lui donna à penser qu'il connaissait cette demeure, dont avaient d'ailleurs longuement parlé les décurions durant l'après-midi – propriété, dans le passé, d'un riche marchand qui l'avait léguée à l'empereur Claude douze ans auparavant dans l'intention de la voir transformée en bâtiment public. L'homme avait même laissé des fonds destinés à sa réhabilitation et à son entretien. Hélas, l'argent avait depuis longtemps disparu, et la belle demeure ancienne, comme tant d'édifices de Bithynie appartenant à la maison impériale, tombait en ruine. De toute évidence, on ne pouvait plus espérer la sauver. Sans vraiment réfléchir à ce qu'il faisait, mais se sentant peut-être une sympathie, une parenté avec la malheureuse maison à l'abandon, Pétrone poussa la porte descellée, puis entra dans les confins obscurs et silencieux du lieu.

L'intérieur se trouvait dans un état de délabrement encore plus avancé que la façade. Une vigne vierge tenace avait envahi les murs, dont les fresques, lumineuses à une époque, s'étaient affadiées et en partie effacées pour devenir par places la proie de l'humidité. Les dalles au sol, toutes craquelées, s'inclinaient dangereusement par endroits ; de petits bassins se formaient là où les tubes d'eau chaude avaient crevé. Certaines poutres de la charpente du toit s'étaient effondrées, laissant passer une lumière sourde et grise qui donnait à voir la dégradation de manière plus précise. Cette maison semblait promise à la démolition, ce qui allait entraîner des dépenses supplémentaires et obliger la ville à emprunter des sommes qu'elle n'entendrait pas rembourser, puis à s'endetter de plus belle pour commencer des travaux de reconstruction qui ne seraient jamais achevés. Un vent vicieux sifflait à travers les

tuiles du toit, et Pétrone en avait assez vu. Mais comme il se détournait pour quitter l'endroit, une lueur laiteuse attira son regard, provenant du jardin intérieur, en partie visible depuis le vestibule. Il pensa d'abord à un fantôme, vu sa forme vaguement humaine, et demeura figé sur place, terrifié, puis il vit que la silhouette était à la fois rigide et immobile.

C'était une statue, bien entendu, qui se dressait sur un piédestal au beau milieu d'une débauche végétale, une *rus in urbe* – une petite jungle en pleine ville. De grosses touffes de thym presque rouge s'enracinaient dans le marbre, enveloppaient les pieds de la sculpture et menaçaient d'atteindre ses mollets. De la vigne étrange les colonnes et les chevrons du péristyle qui entourait le jardin sur ses quatre côtés. Un silence absolu régnait; pourtant, le vent se levait.

Au centre du jardin, la statue grandeur nature d'un garçon, ou d'un jeune homme, érigée sur un cube de marbre mal dégrossi, faisait face à l'atrium. C'était ce que les Grecs appelaient un kouros, une œuvre des siècles obscurs, la dernière chose que l'on aurait pu s'attendre à trouver dans les quartiers privés d'un citoyen respectable, d'un niveau intellectuel moyen. Cette sculpture apparaissait comme archaïque dans tous les sens du terme, plus égyptienne que grecque, avec ses jambes trop droites, ses longues tresses symétriques, ses bras pendant le long du corps, ses poings fermés, sa musculature stylisée; et cette vague ironie dans le dessin des lèvres et la courbure des sourcils. Même Pétrone, avec ses connaissances limitées, voyait qu'elle représentait davantage une idée – un idéal de beauté physique et de grandeur morale, que la noblesse unifiait – qu'un individu. Cette œuvre était belle, assurément, mais dérangement, telle une prière, ou une incantation psalmodiée dans une langue morte. Comment une telle pièce, sculptée à l'origine pour orner un temple ou un tombeau, pouvait-elle avoir fini ici? La chose restait très mystérieuse.

Et cependant, comme il contournait lentement la statue, Pétrone se surprit à être ému. Le jeune homme lui parlait, lui disait qu'ils avaient des choses en commun, et mettait Pétrone au défi de trouver quoi. La période comprise entre l'ère du kouros et la sienne avait vu la naissance et la mort d'un âge d'or, ses splendeurs éteintes à jamais, et pourtant Pétrone se sentait très semblable à ce garçon – outre quelques espoirs déçus. Subitement, dans l'ironie du kouros, il lisait de la moquerie, tout comme un homme est moqué par le souvenir qu'il a de lui-même, jeune, à l'époque où toute chose – la nature, la société – apparaît telle une formation de l'esprit. Pétrone comprenait que le garçon était à la fois une représentation de lui-même au début de sa vie, exultant en sa propre ignorance, en sa passion de l'abstraction, et tel qu'il était aujourd'hui, un corps conservé dans sa propre saumure, enterré dans un pays lointain et coupé de tout, au point qu'il en oubliait sa langue maternelle. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Pétrone sentit quelque chose se briser douloureusement en lui, comme il se tenait devant ce garçon au cœur de pierre et endurait passivement son mépris corrosif.

– Il vous parle, à vous aussi? lança une voix de femme, comme sortie des ombres du péristyle.



Pétrone rouvrit les yeux. Huit ans plus tard, le kouros, qui dominait le bain de sa hauteur, ne lui parlait plus du tout. Le maître des lieux soupira, désespéré. Il ne trouverait aucun apaisement dans cette eau brûlante aujourd'hui, et, alors qu'il avait pensé jouir d'une certaine sérénité, Pétrone se sentit gagné par une anxiété et une agitation des plus irritantes, et fut donc vivement exaspéré par sa propre personne.

Pourtant il avait de la chance – rares étaient ceux qui, dans sa situation, avaient eu le privilège de planifier leurs derniers moments, de mettre leurs affaires en ordre, de se réconcilier avec eux-mêmes. Toutefois, cette lucidité ne lui apportait ni satisfaction ni soulagement. Tout allait de travers. Pourquoi ses sentiments refusaient-ils de se placer en rangs, tels de bons petits soldats, prêts pour la revue au moindre claquement de doigts ? Cette inquiétude n'allait pas à un Romain, pas à un patricien. Les autres étaient-ils partis ainsi, la peur au ventre, avaient-ils seulement feint de se montrer dignes et résolus ? La maîtrise acquise les avait-elle abandonnés, eux aussi, au dernier moment ? Peut-être avaient-ils mené la chose à bien, d'une manière ou d'une autre, s'étaient-ils retirés en eux-mêmes, avaient-ils trouvé ce calme parfait, ce havre de paix, qui, pour sa part, lui semblait inaccessible. Le problème, finalement, était peut-être d'avoir trop de temps pour se préparer – et non d'en manquer. Pétrone ne craignait pas de perdre son sang-froid, mais il avait toujours pensé – avec une trop grande complaisance, s'avérait-il à présent – que, le moment venu, les conditions seraient idoines, y compris et tout particulièrement celle de son âme. En effet, le reste importait peu.

Pétrone sortit du bain et passa dans la pièce adjacente. Il sauta dans le bassin profond sans transition, s'immergeant complètement dans l'eau glacée. Puis il rouvrit les yeux. Un trait de lumière, jailli de l'étroite fenêtre près du plafond, vibra devant lui, et il tendit la main pour le prendre. Le rayon se répandit dans ses mains, qu'il mit en coupe comme pour le boire. C'est la bonne manière, songea-t-il – on ne peut s'abreuver de lumière, ni capturer la lumière, on peut seulement en saisir la nature. Si vos mains et votre langue se voient frustrées, cherchez le sens qui saura l'appréhender, et vous trouverez satisfaction. Tu fais trop d'efforts, se dit-il – tu sais comment procéder, tu t'es entraîné toute ta vie, mais

ta colère et tes doutes te font tout oublier. C'est l'eau froide, pas l'eau chaude, qui lave et dissout les impuretés. Quand il émergea à la surface, Pétrone riait de lui-même, et de bon cœur. Mais après s'être éclaboussé et frotté les membres quelques minutes, frissonnant et la peau raffermie, il vit son humeur sombre reprendre le dessus.

– Foutaises que tout cela, marmonna-t-il dans sa barbe tout en se dirigeant vers la salle de massage.

Surisca attendait près de la table. Elle était nue jusqu'à la taille, un tissu blanc noué sur l'une de ses hanches et couvrant ses cuisses. Ses cheveux, nattés de manière très élaborée, étaient coiffés en chignon et fixés sur sa nuque avec la broche en argent que son maître lui avait donnée pour les Saturnales, l'année précédente. Une pièce d'artisanat magnifique – assurément pas destinée à une esclave –, envoyée de Bretagne par le frère de Pétrone à ce dernier. Melissa n'aimait pas ce genre de bijoux, et Pétrone ne le lui avait même pas montré. Oh, comme Surisca avait rougi quand il lui avait offert la broche ! Peut-être avait-elle un petit ami en ville, qu'elle souhaitait impressionner, ou rendre jaloux.

– Tu t'es faite belle pour la fête, remarqua Pétrone, juste pour la voir à nouveau s'empourprer.

Surisca réagit comme il l'attendait, baissant la tête pour chauffer un peu d'huile entre ses paumes. Pétrone prit place sur la table – allongé sur le ventre, les bras le long du corps. La jeune esclave entreprit de lui frotter le dos.

La pire des choses qu'il pût faire, évidemment, était de se dire : c'est mon dernier bain, mon dernier massage, mon dernier coucher de soleil, et cætera. N'avait-il pas eu plus que sa part de tout cela, et la chance, de surcroît, de ne jamais prendre un plaisir comme allant de soi ? Il aurait dû éprouver de la gratitude ; un sentiment de satiété, pas des regrets ; de la curiosité, et non de l'angoisse. Mais enfin, quel homme, sain d'esprit, pourrait souhaiter mourir ? Là n'était pas la

question – il ne s’agissait plus de vouloir, ou non, mais de souffrir l’épreuve dignement. Pétrone pensait, ainsi qu’on le lui avait enseigné, que toute insatisfaction résulte d’un désir pervers; que toute peur n’est, en fin de compte, que la peur de mourir; bannissez le désir, et vous vaincrez cette crainte. Qu’avait donc dit Épicure? «La vie ne recèle nulle terreur pour celui qui peut affronter la mort sans peur.» Pétrone savait que c’était vrai. Il le ressentait – et le comprenait. Il ne redoutait pas la mort, et pourtant il s’accrochait à la vie, tel un bateau reste à quai à l’approche de la tempête, ancré là par choix. Cela n’allait pas. C’était inacceptable. Aucun voile n’aurait dû troubler ses pensées en ces moments-là.

Surisca lui massait les épaules, son petit ventre lisse, couleur de pain d’épices tout près du visage de Pétrone, si bien que celui-ci pouvait voir le charmant duvet autour de son nombril. Ses mains étaient douces, elles aussi, comme celles d’une enfant. Combien de temps allaient-elles le rester, après qu’elle aurait perdu sa position privilégiée?

– Surisca, dit Pétrone. Que ferais-tu si tu étais libre?

Les mains de la jeune fille s’immobilisèrent un instant, puis reprirent leur activité.

– Je ne sais pas, répondit-elle au bout d’un moment.

Une grive pénétra dans la pièce par la porte ouverte, se posa sur le rebord intérieur de la fenêtre. Puis elle descendit en piqué, et disparut dans les bains. Sans doute allait-elle se briser le cou en essayant de ressortir, songea Pétrone.

– Tu rentrerais chez toi?

– Ma maison a été détruite, et tous les membres de ma famille sont morts ou ont été vendus comme esclaves.

– Ah oui? Je te croyais originaire de Tyr.

– J’ai grandi à Tyr, mais mes parents viennent du désert syrien. Mon village a été incendié par les Parthes.

Surisca poursuivit son travail en silence, descendit vers les reins, les fesses, les cuisses de Pétrone. Elle s’interrompit pour

reprendre un peu d'huile, qu'elle fit tomber en pluie dans ses mains. Puis elle glissa celles-ci entre les jambes de son maître.

– Quel âge as-tu, Surisca ? Dix-sept ?

– Je crois que j'ai quinze ans, maître.

– Tu es très jeune. Il y a sûrement des choses que tu aimerais faire.

– Je me contente de vous servir, maître. Vous voulez bien vous retourner maintenant ?

– Mais si tu étais libre ?

La jeune fille réfléchit quelques instants à la question tout en continuant à s'occuper de lui. Elle avait les yeux fermés, ses mains s'activaient de façon mécanique. Du khôl soulignait le dessin de ses paupières inférieures. Et son esprit vagabondait, comme celui de Pétrone. Puis elle répondit, telle une enfant surprise en pleine rêverie.

– Je pense que j'irais à Rome, et que j'épouserais un boulanger.

Elle eut un rire adorable.

– Tu ne connais pas Rome, Surisca. C'est bruyant, dangereux, et cela sent mauvais. Tu habiterais une chambre minuscule, un immeuble délabré, un quartier mal famé. Tu paierais un loyer exorbitant, et les chars feraient tellement de bruit que tu ne fermerais pas l'œil de la nuit. Tu ferais mieux de rester dans la région.

– J'irai à Rome, malgré tout. Il n'y a rien à Cumes.

– Et pourquoi un boulanger ?

– J'ai un ami boulanger. Il s'en sort bien.

– Et il serait disposé à vivre à Rome ?

Surisca soupira avec impatience.

– Cela ne marche pas. Dois-je la mettre dans ma bouche ?

Pétrone redressa la tête, jeta un coup d'œil entre ses cuisses. Il avait à peine senti les mains de Surisca sur son pénis, tout mou, ratatiné comme celui d'un vieillard. Quelle honte ! Il n'allait pas pouvoir satisfaire Melissa ce soir. Ce

petit intermède pathétique serait donc sa dernière occasion de prendre du plaisir avec une femme, même si celle-ci n'était que son esclave. Pétrone aurait aimé éprouver ces sensations-là une dernière fois, et Surisca connaissait ses goûts. Mais cela avait-il la moindre importance, en fin de compte ? Il se sentit de nouveau submergé par le doute et la lassitude.

– Laisse tomber, dit-il. Ce n'est pas grave.

Surisca se détourna aussitôt pour se rincer les mains dans la cuvette près de la porte. Pétrone la suivit des yeux, s'attarda sur le petit derrière sous le pagne. Quand elle se plaça sur le seuil et le salua, le dessin de ses cuisses se découpa dans la lumière du soleil. Une boule se forma dans la gorge de Pétrone, tristesse soudaine, inattendue ; des larmes salées lui piquèrent les yeux. Cela ne pouvait continuer.

Pétrone resta étendu sur le dos pendant un moment. Il entendait la grive, qui s'affolait dans la pièce d'à côté. L'oiseau allait voler, se cogner au plafond, et se poser sur une poutre, à intervalles réguliers, pour reprendre des forces. Puis il essaierait à nouveau de fuir, toujours de la même façon, sans tirer aucune leçon de ses erreurs. La grive finirait par se tuer, sans nul doute. Telle était la vie de Pétrone à présent. Marquée par la panique, le désespoir, la fatalité. Elle frappait à grands coups contre sa cage thoracique, s'efforçant de s'échapper, afin de trouver refuge en lieu sûr. Cependant la vie d'un homme n'est pas une bête sauvage, mais sa propriété, un animal domestiqué, censé obéir aux ordres de son maître. S'il lui demande de s'allonger, calmement, puis d'attendre le coup de couteau sacrificiel, elle doit s'exécuter, humble et confiante. Si un chien refuse d'obéir, à qui la faute ? Au maître, évidemment, qui l'a mal dressé. Un homme qui ne sait pas tenir son chien ne se possédera pas. Mais il était un peu tard pour un cours de rattrapage – si Pétrone devait traîner sa vie jusqu'à l'autel, récalcitrante, si elle devait protester et se débattre, eh bien tant pis. Ce

serait indigne et méprisable, oui, mais elle finirait par se soumettre – Pétrone y veillerait.

Il y eut un craquement sec, suivi d'un choc sourd, dans la pièce d'à côté. L'oiseau avait trouvé sa fenêtre. Pétrone se redressa, descendit de la table, puis retourna dans la chambre, où l'attendaient une tunique propre et son intendant.

– Aide-moi à passer cela, Commagène, veux-tu ?

Pétrone se saisit du vêtement posé sur le lit, le regarda plus attentivement.

– Quel joli jaune. Je n'ai jamais vu ça.

– C'est de la laine d'agneau, maître. Cela vient d'Espagne. Lilia l'a trouvée au marché, à Naples.

– C'est particulièrement doux, non ?

Pétrone tendit la tunique à Commagène, qui palpa le tissu, appréciateur, puis aida son maître à l'enfiler. Pétrone glissa ses pieds dans ses sandales, et l'intendant s'agenouilla pour les attacher.

– Lilia doit-elle préparer ta toge, maître ?

– Non, je ne porterai pas la toge ce soir. La tunique suffira.

Pétrone franchit la portière, précéda Commagène dans la salle à manger adjacente, qui comptait seulement deux divans, pour les dîners intimes, et qu'on utilisait rarement. À l'autre extrémité, une double porte donnait sur le péristyle, face au bâtiment principal. L'intendant suivit Pétrone à deux pas de distance. Ici, dans l'ombre, on sentait une légère fraîcheur, bien que le soleil brillât encore sur le verger et sur la mer. Pétrone s'arrêta près d'un petit autel dédié à Apollon le Guérisseur.

– Tu crois qu'on pourra dîner dehors ce soir ?

Commagène leva le nez, tel un chien de chasse, et huma l'air.

– Cela devrait être faisable, si le vent ne se lève pas. Je ferai porter des braseros près du divan, et des couvertures supplémentaires, au cas où.

– Bonne idée.

Pétrone fit quelques pas.

– Écoute bien, Commagène. Je vais avoir besoin de tout le monde ce soir. Aussi, que personne ne sorte avant que je ne l'autorise.

– Ce soir, maître ? Puis-je me permettre de te rappeler que les Saturnales...

– Je n'ai pas oublié. Je libérerai les esclaves à temps, ne t'inquiète pas.

– Quelles compagnies, maître ?

– Toutes les compagnies.

– Les ouvriers agricoles ?

– Tout le monde. Envoie quelqu'un dans les vignes, chercher Marsius et ses aides. Je veux qu'ils soient tous là ce soir. Vellia peut leur faire porter du pain et des oignons, s'ils n'ont pas diné.

– Bien, maître.

– Veux-tu dire à Vellia que je descendrai la voir d'ici quelques minutes ?

– Oui, maître.

Pétrone le regarda s'éloigner d'un pas vif sur la galerie couverte. Puis il baissa les yeux, et le petit Apollon doré, à ses pieds, attira son attention. La statuette se dressait dans une niche, ménagée dans le muret. Pétrone considéra le visage lisse et sans expression de ce dieu, sa robe joliment plissée, sa lyre rutilante. C'était une divinité de la région, dont l'oracle se trouvait dans une grotte, sur la colline, mais ni lui ni sa sibylle n'avaient été d'une aide quelconque à Pétrone. Lequel se sentit soudain bouillir de colère. Il regagna les bains à grands pas, trouva la grive morte, puis retourna la jeter, avec mépris, aux pieds de l'idole.

– Voilà ton sacrifice, marmonna-t-il. Guéris donc ceci, espèce de tapette grecque !

Là-dessus Pétrone poursuivit son chemin vers le corps principal de la demeure.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il vit Melissa sortir de la bibliothèque, droite comme une statue d'Athéna. Elle portait une robe simple, sans manches, en laine grise naturelle, et ses cheveux, de la couleur du lin mûr, formaient une longue tresse dans son dos, à la manière des Allemandes. La jeune femme ne l'avait pas encore vu, quoiqu'elle le cherchât, à l'évidence – et qu'il se trouvât juste devant elle. Elle paraissait troublée, un peu égarée, et se tenait les bras, comme si elle avait froid. Pétrone demeura immobile et la regarda. Si d'aventure elle repartait sans le voir, il se pouvait qu'il ne la rappelle pas. L'inquiétude allait mal à Melissa. Soucieuse, elle paraissait son âge, et semblait fragile, ce qu'elle n'était pas. Sa vue le mettait mal à l'aise : les ombres accusées, sous ses pommettes hautes et aux coins de sa bouche, lui rappelaient la tragique Niobé, à l'instant où elle entend ses enfants agoniser.

Puis elle le vit – elle avait des prunelles d'un gris uni, tels des galets –, et lorsqu'elle lui sourit, Pétrone, pris de remords, sentit les larmes lui monter aux yeux. Cependant ils restèrent plantés là, comme deux imbéciles que leur bêtise handicape à chaque nouvelle rencontre. Et c'était d'autant plus poignant que le temps alloué diminuait, et que Pétrone n'avait toujours pas réussi à parler à son amie. Encore un devoir qu'il semblait incapable d'honorer. Et les minutes passant, le fossé entre eux se creusait, si bien qu'il aurait presque été plus simple d'aller chacun son chemin. Le sourire de Melissa vacilla, s'effaça, puis elle retint sa respiration et se couvrit la bouche d'une main, comme si elle avait vu quelque chose d'horrible se dresser derrière lui, ou lu les secrets de son âme. Pétrone était pétrifié. Cependant Melissa, en parfaite matrone, se ressaisit et vint vers lui, les bras tendus comme en signe de réconciliation. Pétrone lui envia son sang-froid ; car à certains égards, la situation de Melissa était plus difficile que la sienne.

La jeune femme lui prit les mains, et, bien qu'elle le maintînt à bout de bras, Pétrone sentit la sueur d'un autre homme sur elle, odeur forte qui rappelait celle de l'oignon.

Il attira Melissa contre lui, qui posa la joue contre sa poitrine.

– Je suis allée voir le capitaine des gardes, annonça-t-elle avec un parfait détachement.

Ses cheveux sentaient l'iris ; de petites mèches grises dépassaient de ses tempes, telles les moustaches d'un chat.

– Et alors ?

– Il a accepté tout ce que je lui ai demandé. Titus, je...

– Tant mieux. Nous pouvons donc continuer les préparatifs.

Il y eut un silence, durant lequel Pétrone fut à nouveau vivement, presque douloureusement sensible aux choses qui l'entouraient. Les ombres, qui s'allongeaient, se dressaient sur le passage telles des lames de couteaux. Il lui sembla qu'il pourrait compter chacune des mèches de cheveux de Melissa, et chaque pierre sur la plage en contrebas. Le plus petit point de contact entre leurs deux corps était pour lui comme une brûlure, une meurtrissure.

– Il a servi dans l'armée en même temps que toi, en Bithynie. Il répond de ton honneur.

– Un centurion répond de « mon » honneur ? Quel est son nom ?

– Oh, je ne sais pas. Peu importe.

– Et alors ?

– Alors tes invités seront autorisés à aller et venir à leur guise. N'est-ce pas ce que tu voulais ?

– Mais si, c'est parfait.

– Il y aura des gardes en faction à la grille, à la porte d'entrée, et sur la plage.

– Je leur ferai porter à manger et à boire. Cela va être une longue nuit.

– C'est vraiment délicat de ta part, Titus. Je vais aller prendre mon bain maintenant.

– Merci, Melissa Silia. Merci pour tout ça.

Pétrone l’embrassa sur le dessus de la tête, et ils se séparèrent sans regarder en arrière.

Étrange, songea Pétrone, qu’elle n’ait rien de plus à lui dire, et qu’il soit lui-même resté muet – a fortiori aujourd’hui. Évidemment, il savait ce qu’elle avait fait pour obtenir la coopération du centurion, or il était naturel, et préférable, qu’ils ne s’étendent pas sur le sujet. Lorsqu’elle était arrivée de Rome, huit jours plus tôt, avec la nouvelle de son arrestation imminente, ils ne s’étaient pas vus depuis six semaines, et cette visite avait été comme assombrie par de mauvais pressentiments et une sournoise mélancolie. À présent, c’était l’occasion rêvée, le moment ou jamais, pour eux deux, de parler à cœur ouvert, mais ils semblaient aussi peu disposés l’un que l’autre à se livrer, voire incapables de le faire. Aux premiers mois de leur liaison à Pruse – cela remontait-il seulement à huit ans? –, Melissa s’était montrée d’une impudeur désarmante. Si à présent elle apparaissait retenue et circonspecte, Pétrone n’avait à s’en prendre qu’à lui-même. En effet, à une époque de désespoir, où son estime de soi était au plus bas, il l’avait abandonnée sans façon et sans explication – même s’il eût été superflu de se justifier. Il l’avait laissée seule à la cour impériale, cet océan infesté de requins, où elle pouvait aussi bien surnager que sombrer. La jeune femme s’en était sortie remarquablement, contre toute probabilité. Maintenant c’était Pétrone qui se noyait, et Melissa avait accouru de son plein gré, pas seulement pour le prévenir du péril qui approchait, mais pour s’occuper de lui en ces heures difficiles. Peut-être pensait-elle qu’il n’y avait plus rien à ajouter. Pourtant, même en ses instants de découragement, Pétrone savait que c’était là un vœu pieux. Pour commencer, il reste « toujours » des choses à dire, à ressentir, à révéler. Et même dans l’hypothèse, fort peu croyable, où Melissa n’aurait effectivement plus rien à lui dire, elle devait bien sentir qu’il allait

vers elle, comme à tâtons, dans l'attente d'un échange vrai, et qu'elle ne lui avait pas offert les encouragements qu'il attendait pour se confier. Elle l'avait aidé à mettre ses affaires en ordre avec efficacité et délicatesse ; elle avait partagé sa couche ; elle avait pris des risques en restant près de lui en ces jours critiques ; elle s'était soumise à un ignoble marché afin d'assurer le succès de ce dernier dîner ; mais elle ne lui avait pas encore dit : « Si tu as quelque chose à me confier, Titus, c'est le moment. » Et, à moins qu'elle lui tende la perche, Pétrone resterait incapable de parler. Comme paralysé.

Melissa se dirigeait déjà vers les bains, et lorsqu'elle se retourna, répondant à son appel, quand le bas de sa tunique se souleva et ondula, il sembla à Pétrone, l'espace d'un instant, que l'œuvre des ans s'effaçait et qu'il retrouvait là sa figure première. Mais ses épaules retombèrent, une espèce de langueur filtra dans son regard. Melissa était le genre de personne qui bâillait quand elle avait peur, et qui fixait avec intérêt ceux qui l'ennuyaient. Pétrone s'émerveillait de la voir aussi sereine, une main sur la hanche, telle la servante d'une taverne, au bord d'une route, alors que des nécessités déplaisantes la sollicitaient. Il la dévisagea, sans voix, et tout plein de désir.

– Que voulais-tu me dire, Titus ?

– Je... rien. C'est difficile.

Melissa inclina la tête sur le côté, tel un oiseau chanteur, et lui sourit avec bienveillance, les yeux mi-clos, comme si elle allait s'endormir, là, dans l'allée.

– Je sais, concéda-t-elle gentiment. Mais il faut que tu tiennes le coup. C'est presque fini, maintenant.

Pétrone la regarda s'éloigner, puis disparaître dans le bâtiment abritant les thermes. Melissa était pour lui la plus belle femme du monde, et la seule qu'il ait jamais voulu garder, or il l'avait perdue avec une insouciance impardonnable, comme on perd une bague qu'on a enlevée avant un bain,

fait tomber par mégarde et oublié de ramasser. Cependant elle était revenue vers lui à l'heure ultime, lui donnant une dernière chance de se racheter, ce qu'il n'avait pas réussi à faire après une semaine passée en sa compagnie. Cela ne ressemblait pas à Melissa de laisser Pétrone se complaire dans son erreur. Qu'attendait-elle donc pour agir ?

Pétrone se secoua comme un vieux chien mouillé. Assez de ces turbulences émotionnelles ! Il entendait profiter efficacement du temps, précieux et limité, qui lui restait jusqu'au dîner. Une telle sentimentalité l'exaspérait – dignité et hauteur socratique eussent été davantage de rigueur en un jour comme celui-ci. Cependant, il allait devoir s'arranger de son émotivité jusqu'à ce qu'il retrouve équilibre et équanimité – ce qu'il espérait voir se produire à l'arrivée des invités. En effet, n'avait-il pas toujours été un leader et un patricien exemplaire, ce à quoi son éducation l'avait d'ailleurs destiné ? Rien d'étonnant à ce que des hommes comme lui se sentent parfois désorientés en leur propre compagnie. La solitude de ces deux dernières années, l'introspection constante, l'écriture, l'avaient sans doute amolli.

Pétrone entra dans la maison d'un pas décidé. Il traversa la bibliothèque et l'atrium, longea la fontaine intérieure et le bassin. Il passa devant la fresque représentant la baie de Naples, puis remonta un long couloir étroit jusque dans l'aile réservée au service. Il baissa la tête avant d'entrer dans la cuisine, afin de ne pas se cogner au linteau de la porte. Une douzaine d'esclaves se trouvaient là, qui cessèrent aussitôt de bavarder et se placèrent comme au garde-à-vous. Seule Vellia, qui ouvrait des oursins dans un panier, jugea bon d'ignorer Pétrone.

Une grande table en chêne occupait le centre de la pièce, couverte de victuailles toutes fraîches – on déchargeait d'ailleurs une charrette dans la cour de derrière, qui arrivait du marché. Pétrone fit tranquillement le tour de la table pendant

que sa gouvernante achevait son travail. D'un geste désinvolte, il ordonna aux esclaves de reprendre leur tâche ; ces derniers obéirent, tête baissée.

À une extrémité de la table, dans des plats en terre cuite rouge foncé, un assortiment de coquillages sur un lit de glace – huîtres du lac Lucrin, moules, coques, oursins de Misène. Cueillis le matin même, ces fruits de mer sentaient cependant très fort la marée. On devait les ouvrir, puis les goûter, un peu plus tard dans la soirée, accompagnés d'un soupçon d'huile et de vinaigre. Occasion rare de communier avec les grands fonds et ses créatures, de découvrir les voies mystérieuses menant au cœur de l'Empire. Le plus grand plat, de la taille d'une roue de char et rempli d'eau de mer, contenait une énorme lamproie mouchetée, encore bien vivante. Sur un petit tapis de paille tressée, un esturgeon luisant à l'œil limpide, un mullet rouge, et un panier de praires. On avait ouvert plusieurs jarres et autres pots : olives de Picène en saumure ; condiments à base d'olives, à la surface constellée de graines de coriandre ; rayons de miel de Sicile ; pignons de pin grillés de la région du Pont, tout brillants d'huile ; pistaches de Judée, décortiquées et rôties, roses comme des orteils de bébé. Derrière ces douceurs, une sélection de fromages d'Italie, présentés sur une petite natte. Parmi ceux-ci, Pétrone reconnut un luna d'Étrurie, affiné à cœur et portant sa marque distinctive, un croissant de lune en creux ; un vestine des collines de Sabine imprégné d'huile, enveloppé dans des feuilles de vigne mais fleurant encore la chèvre ; un trebula divin, crémeux, produit local méritant d'être porté aux nues. Mais il n'y avait pas de colostrum, nota Pétrone, déçu.

Il contempla des pyramides de fruits – sorbes du pays des Scythes, figues dorées de Chios, prunes de Damas, citrons de Médéa bosselés. Des pains pitas tout frais s'empilaient les uns sur les autres. Un esclave plumait des volailles de petite

taille – pintades ? fauveltes orphées ? – puis disposait les corps rosés en ligne, à l'autre extrémité de la table. Pétrone prit un oursin décapité dans le panier de Vellia, puis un pain rond et plat avec lequel il sortit les œufs parfumés de leur coquille, tout en poursuivant son tour d'inspection.

Lucullo émergea de la salle des fours, sa grosse figure toute rouge dégoulinant de sueur et fendue d'un large sourire. Sa tunique était sale, tachée de sang, parsemée d'écailles de poissons translucides.

Le cuisinier essuya ses paumes humides sur sa tunique et salua brièvement Pétrone, pour la forme.

– C'est ton jour, maître, lança-t-il avec un accent sicilien prononcé, et en postillonnant. J'ai mis le sanglier au four.

– Il vient d'Ombrie ?

– Sa chair embaume les glands. Je l'ai farci avec des figues d'Ébuse et des châtaignes. Nous mangerons le boudin et le ris de veau grillés, avec une sauce au *mulsum*.

– Parfait.

Pétrone sentit son moral remonter d'un cran.

– Et ça, c'est quoi ?

– Ta saucisse de Lucanie, je pense.

Du bout des doigts, Pétrone prit une petite quantité de la mixture encore crue.

– Cela manque de cumin, Lucullo.

Le chef fronça les sourcils.

– Le parfum se développe à la cuisson.

– Sans doute, mais il n'y en a pas assez.

– Je ne suis pas d'accord avec toi, maître, mais je vais en rajouter.

– Et ensuite, qu'as-tu prévu ?

Les deux hommes se tenaient côte à côte, Pétrone dépassant le cuisinier d'une bonne tête, et leur regard glissait sur les différents mets.

– Voyons cela, dit Lucullo, en se frottant les joues. En plus

des crustacés, vous aurez de l'esturgeon, du mullet rôti avec une sauce au poivre, un ragoût de Baia – Vellia a trouvé une bouteille de saumure importée de Byzance, une vraie merveille – et de la lamproie frite, dans une sauce vinaigrée.

– J'ai payé cette lamproie une petite fortune, ronchonna Vellia depuis l'autre extrémité de la cuisine, sans même lever les yeux de ses oursins. C'est la folie au marché, pendant les vacances. L'empereur est en ville avec la moitié de Rome. Mais pas la bonne moitié.

– Tu serviras la sauce à part. Je préfère la lamproie sans accompagnement.

– Je sais. Ensuite, je vous ai préparé de la paonne, farcie aux truffes et aux châtaignes...

– Cette paonne a coûté encore plus cher que la lamproie.

– Bien, Vellia. Mais sinon, où sont les coupes de colostrum que j'avais demandées?

– Impossible de trouver du colostrum de vache en décembre, maître, même à Baia. Des truffes noires d'Aquitaine, des bécasses de Phrygie, oui. Du thon de Chalcédoine, éventuellement. Mais pas de colostrum.

– Bien. Alors continue, Lucullo.

– Comme je le disais, vous mangerez des paonnes farcies, de bonnes fauvettes bien grasses, dans une sauce au jaune d'œuf poivré et au safran de Corycie, du gigot de tortue, des loirs au miel et aux graines de pavot, de la vulve de truie...

– Enfin, Lucullo, tu sais que je déteste cela!

– Oui, mais tes invités, eux, n'y résistent pas. Surtout vu la façon dont je la prépare. Pourquoi viennent-ils, d'après toi? Et puis nous aurons des pêches et des abricots pour le dessert – parfaitement! Ainsi que les gâteaux préférés de Madame, au miel et au safran. Et du fromage, des noix, des graines de lupin, des olives et du pain.

– Cela suffira?

Lucullo plissa les yeux.